

HISTOIRE
UNIVERSELLE

U 104
35

HISTOIRE UNIVERSELLE

PAR

CÉSAR CANTU

TRADUITE

PAR EUGÈNE AROUX

ET PIERSILVESTRO LEOPARDI

REVUE PAR

MM. AMÉDÉE RENÉE, BAUDRY, CHOPIN, DEBÈQUE, DELATRE
LACOMBE ET NOEL DES VERGERS

TROISIÈME ÉDITION PARISIENNE

entièrement revue

D'APRÈS LA DERNIÈRE ÉDITION ITALIENNE

PAR M. LACOMBE

SOUS LES YEUX DE L'AUTEUR

TOME DIX-SEPTIÈME

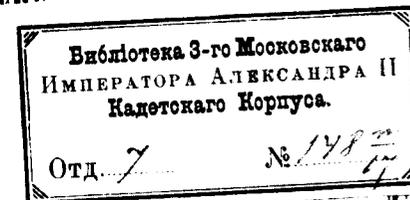
A PARIS

CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET C^{IE}

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56.

M DCCC LXVIII

auteur et les éditeurs se réservent le droit de reproduction
et de traduction.



HISTOIRE UNIVERSELLE.

LIVRE XVII.

DIX-SEPTIÈME ÉPOQUE.

SOMMAIRE.

Conséquences de la paix d'Utrecht; Philippe V. — La Régence. — L'Empire, Charles VI. — Guerres de la succession d'Autriche; la Prusse; paix d'Aix-la-Chapelle. — Frédéric II, guerre de Sept Ans. — La France, la Corse, Louis XV. — Mœurs. — Littérature philosophique. — Sciences sociales, philanthropie, améliorations. — Destruction de l'ordre des jésuites. — La Turquie, la Perse. — La Russie. — La Pologne. — Catherine II. — La Suède. — Le Danemark. — La Grande-Bretagne. — Colonies anglo-américaines. — L'Inde. — Angleterre, littérature anglaise. — Marie-Thérèse et Joseph II. — Esprit et littérature en Allemagne. — Philosophie. — Espagne. — Portugal. — États généraux. — République helvétique. — Italie. — Les réformes. — Italie, derniers faits. — Littérature italienne. — Érudition, archéologie, numismatique. — Beaux-arts. — Musique et pantomimique. — Sciences. — Louis XVI. — Préludes de la révolution française.

CHAPITRE PREMIER.

CONSÉQUENCES DE LA PAIX D'UTRECHT. — PHILIPPE V.

Le traité d'Utrecht n'introduisait dans le droit public aucun principe général; cependant, tous les traités subséquents s'y référèrent, ceux auxquels il avait profité ayant intérêt à le maintenir, surtout l'Angleterre, dont il avait consolidé la grandeur, comme le traité de Westphalie avait consolidé celle de la France. La dynastie protestante, reconnue par ce traité, le regardait comme sa seule garantie, et fondait ses idées d'équilibre européen sur son alliance avec l'Autriche : c'était, disait-on alors, l'alliance du protestantisme le plus indépendant avec le catholicisme le plus légitime. L'Angleterre, que les stipulations de cette paix

laissaient maîtresse de la mer, put donner carrière à cette ambition qui devient pour elle une nécessité, contrainte qu'elle est de dominer sur l'Océan pour qu'on ne vienne pas la troubler dans son île. Gouvernée par des politiques illustres avec toute l'énergie de l'égoïsme national, elle vit son commerce et son industrie s'accroître sans mesure. Inaccessible à ses ennemis par sa position insulaire, forte de son esprit public développé par les lois, appuyée sur le crédit dont elle fut la première à connaître la magie, elle n'aspire pas à dominer sur le continent, mais s'oppose à quiconque prétend y agir en maître : si elle est menacée dans ses possessions transatlantiques, elle bouleverse l'Europe pour détourner l'attention; pendant ce temps, elle assouvit sa soif de l'or dans l'Inde, qui la dédommagera un jour de la perte de ses colonies d'Amérique, destinées, après avoir secoué son joug, à devenir un nouvelle Angleterre.

L'empereur, comme souverain des Pays-Bas, se vit contraint de rester uni à l'Angleterre; le Portugal, qui par nécessité avait réclamé son alliance pendant la guerre, voulut la conserver dans l'intérêt de son commerce; mais il se ruina, au contraire, au profit des Anglais par le traité de Méthuen (1703), en s'obligeant à recevoir leurs étoffes de laine, à la condition que son vin ne payerait chez ses alliés que le tiers du droit perçu sur celui de France. L'Angleterre pouvait aisément mettre de son côté la Savoie et les princes d'Allemagne au moyen des subsides qu'il lui était facile de leur procurer, grâce au système des emprunts, déjà très-efficace malgré la nouveauté.

La Hollande, dont le territoire était une création du patriotisme et de la constance de ses habitants, et qui, dans sa lutte pour briser le joug espagnol en résister à Louis XIV, avait grandi au point de rivaliser avec l'Angleterre, reconnu à ses dépens combien il est dangereux de se mêler aux querelles des grandes puissances. Après avoir prodigué son or et son sang pour enrichir l'Angleterre et relever l'Autriche, elle se trouvait désormais asservie à la première par les alliances de famille, et la paix marqua l'heure de sa propre décadence; en renonçant à entretenir des forces militaires respectables, elle descendit dans l'opinion, et se vit réduite à cet état intermédiaire qui n'est ni assez fort pour commander, ni assez obscur pour désarmer l'envie. Elle avait, il est vrai, une ceinture de forteresses; mais à quoi pouvaient-elles servir avec des garnisons insuffisantes? Condamnée à n'être plus que marchande, elle tâcha de se mettre en garde contre les surprises par la vigilance, et contre les inimitiés par les concessions.

L'Allemagne possède deux grands États guerriers; elle voit ses princes occuper plusieurs des trônes de l'Europe, et pourtant son importance reste la même, parce qu'il lui manque la communauté d'intérêts et une forte constitution.

L'Autriche s'était étendue en Italie; mais les accroissements de territoire ne sont avantageux qu'avec une bonne administration; autrement, ils ne font qu'offrir un champ plus vaste aux agressions. Après avoir perdu l'alliance de famille qui l'unissait à l'Espagne, elle demeura toujours moins active que passive, tendant à conserver, mais épiait sans cesse les occasions de faire des acquisitions. De même qu'on avait agrandi la Savoie pour tenir tête à la France, on érigea en royaume, contre l'Autriche, la Prusse, dont une suite de princes illustres augmenta la grandeur artificielle, et suppléa, grâce à la force morale et intellectuelle, à ce qui manquait au pays en force numérique et compacte.

C'était encore pour l'Autriche un sujet d'inquiétude que de voir le Holstein donné à la Russie, qui acquit ainsi le droit de suffrage dans l'Empire. Ce vaste pays, ayant, comme l'Angleterre, accompli sa révolution dans le siècle précédent, se trouva en mesure de s'occuper de ce que faisaient les autres États; il accepta la civilisation du dehors au détriment de son développement original, et sa puissance intérieure s'accrut comme son influence.

La France, qui jusqu'alors avait dirigé fièrement la politique européenne, se trouve réduite au second rang, bien que dominant encore des deux côtés des Pyrénées. Heureusement, le progrès intellectuel vient lui prêter un influence nouvelle; si, dans le siècle précédent, elle avait produit des ouvrages dont la perfection exquise rappelait les temps de Périclès et d'Auguste, elle répand dans celui-ci ses idées dans toute l'Europe, et les proclame sur les places publiques. Mais à cette diffusion de savoir s'associe la dépravation morale; si la bourgeoisie est saine, les hautes classes sont corrompues, et la raison populaire devance de beaucoup celle du gouvernement; de là entre les pouvoirs des limites indéterminées, une administration vacillante au dedans, une politique sans énergie au dehors.

La Suède, création improvisée d'un grand roi, git épuisée par suite des folies audacieuses d'un autre prince, et reste comme la proie désignée d'un voisin dont naguère le nom n'était pas même prononcé en Europe.

Derrière ces grandes puissances, la Pologne s'obstine à ne pas avancer, c'est-à-dire à ne pas se transformer; puis enfin, le mo-

ment viendra où elle se verra conquise sans avoir combattu.

Le Suisse conserve l'esprit militaire, mais pour le service des autres; elle gagne ainsi de l'argent, et perd de son influence.

En Italie, les étrangers ne règnent plus que sur la Lombardie, et travaillent à régénérer cette belle province. Quarante-huit années de paix permettent aux habitants d'acquérir du savoir et des richesses; mais, comme ils ne nourrissent ni craintes, ni espérances, ni grandes passions, ils s'amollissent, et les princes montrent plus de bonne volonté que d'aptitude à donner au pays des institutions sérieuses et stables.

En somme, la tendance au positif se remarque de plus en plus: la Prusse l'emporte, avec sa discipline militaire, sur le monarchie autrichienne, composée d'éléments hétérogènes; l'industrie et le bon sens pratique des Anglais, sur l'insouciance espagnole et la mobilité française; le despotisme russe, sur la turbulente aristocratie polonaise. Partout les monarchies se consolident en renversant les obstacles qui restent encore du moyen âge, et en poursuivant l'unité administrative. En Angleterre seulement, la monarchie s'était alliée de plus en plus avec l'aristocratie; mais, dans les autres pays, elle tendait à détruire tous les autres pouvoirs. La puissance royale était considérée généralement comme une providence, ce qui faisait qu'au lieu d'en examiner les actes, on s'inclinait devant elle. Louis XIV, qui jouit d'une autorité longue et brillante, avait habitué les esprits au despotisme; or, cette forme de gouvernement parut nécessaire pour arracher le vieux tronc du moyen âge, qui, après avoir donné ses fruits autrefois, ne servait plus qu'à entraver le progrès et l'égalité civile. Les classes privilégiées, les droits seigneuriaux, les immunités du clergé et des corporations, les prétentions de Rome, les parlements furent tour à tour battus en brèche: c'était rendre les gouvernements absolus, et les affranchir de toute obligation; mais on les mit ainsi en présence des peuples, qui apprirent à connaître leurs droits, en attendant le moment de les réclamer.

Dans la politique extérieure, la morale est effrontément foulée aux pieds: on ne tient compte ni des nationalités, ni des anciennes possessions, et l'on ne se préoccupe que d'arrondir les royaumes; les faibles restés sans défense sont sacrifiés pour éviter une lutte entre les forts; on n'évalue la prospérité d'un État que d'après la configuration et l'étendue de son territoire, le nombre des têtes et le produit des contributions. La statistique seule témoigne de la prospérité d'un État, et l'on fait étalage de ses

chiffres adulateurs. On invente cette politique appelée de cabinet, toute d'intrigues, sans loyauté ni bonne foi, qui considère comme le plus habile celui qui sait tromper le mieux. En aucun temps, on n'avait entamé tant de négociations, ni sur des questions d'une si haute gravité; mais toujours on se préoccupa de la convenance et non de la justice. Un système d'alliances et de contre-alliances fut échafaudé pour soutenir l'équilibre artificiel établi par la paix de Westphalie, et restauré imparfaitement à Utrecht, édifice tout conventionnel, comme la poésie, comme la peinture et l'architecture, comme la manière de se vêtir à cette époque.

Le commerce devient un intérêt nouveau et d'une importance capitale; on dirait que les cabinets sont devenus des comptoirs: on y fait des traités, des ligues, des guerres pour des tarifs, pour des exclusions de marchandises, pour la pêche, pour le droit de visite. Les guerres européennes commencent ou se propagent dans les colonies; mais aussi c'est d'elles que le monde verra surgir l'exemple nouveau d'une vaste démocratie.

Les dettes contractées amènent l'invention du papier-monnaie, qui accroît les ressources des gouvernements, et les aide dans des entreprises qui autrement seraient inexécutables.

L'argent devient le moteur universel: il fait vivre les armées et les gouvernements, qui ne laissent à l'homme aucune dignité; il sert à fomenter les factions dans les pays rivaux; le faste prend la place du mérite; les traitants et les agioteurs, cette engeance nouvelle, s'enrichissent à l'envi.

Cet esprit mercantile tempère l'intolérance religieuse, et conduit l'administration, aussi bien que la science, à d'utiles applications. L'importance des lettres se fait sentir, et, de protégées, elles deviennent protectrices. L'étude des langues, les voyages plus fréquents, le français, dont l'usage se répand, facilitent l'échange des idées et des opinions. Les penseurs sont admis dans les cabinets, ou du moins on tient compte de leur manière de voir; ils proclament que tout doit être soumis à l'expérience. Les écrivains deviennent alors un pouvoir; puis, l'administration et la politique s'élèvent à l'état de sciences en répudiant le mystère et les vieux préjugés. Le savoir rapproche les classes; or, tandis que le roturier grandit à l'égal des anciens gentilshommes, ceux-ci, pour se faire pardonner leurs privilèges, rabattent de leurs prétentions et se rendent d'un abord plus facile.

Dans le mouvement qui est un des caractères distinctifs de cette époque, on ne recule devant aucun doute; on hasarde les hypothèses et les utopies les plus hardies, parce que la réalité n'a en-